Bruit(s)

Édito

Ça aurait pu s'appeler « BRUIT ».
Comme celui de la pluie par terre et sur les toits, de Verlaine.
Comme celui de l'œuf dur cassé sur un comptoir d'étain, de Prévert.
Comme celui de la rue des enfants qui s'ennuient le dimanche, de Trenet.

Ça s'appelle « BRUIT(s) » ...

... pour circuler librement entre singulier et pluriel, pour être chuchotement insistant qui chemine solitaire, troupeau disparate, cacophonie inaudible, harmonie éphémère.

C'est la revue du Cercle Condorcet d'Auxerre.

Elle cherchera sa place dans les anfractuosités peu fréquentées, dans l'interstice des idées où se font les points de vue un peu inattendus.
Elle convoquera le local et l'universel, puisque c'est bien de cela que nous sommes faits.

Elle tentera d'être un petit bruit ...
... qui fait grand Bruit(s).

Michèle Vannini
pour le Cercle Condorcet d'Auxerre

Contact « Bruit(s)» michele.vannini@wanadoo.fr

Sommaire

numéro 1
novembre - décembre 2016

Pages 1-2
Retour sur les Entretiens d'Auxerre 2016 « Solidarité(s) »

Pages 2
Contour sonore de la Solidarité

Pages 3-4-5
Détour par un entretien avec Jocelyne Balcaen, volontaire à l'association « Relais Enfants-Parents Bourgogne »

Pages 5
Autour d'une image de Joël Lacour

Pages 6
Demi-tour sur les rêves avec Tobie Nathan

Pages 7
2017- Année Présidentielle Carrefour des idées avec Myriam Revault d'Allonnes, philosophe éthique et politique

cercle Condorcet Auxerre

Les Entretiens

C'est au cœur des Entretiens d'Auxerre 2016 que cette revue prend son envol. Petite vie symbolique, poignée de pixels, pincée de couleurs, elle ouvre son premier dossier sur le thème « Solidarité(s) ».
Du 10 au 13 novembre, ce mot a résonné dans les murs du théâtre d'Auxerre.
Du parterre au balcon, il a traversé l'Histoire, rebondi d'un sens à l'autre, porté par les vingt et un intervenants chargés d'élucider sa complexe polysémie.

Michel Wieviorka, Jean-Pierre Dozon, Alain Bergougnioux, Eric Favey, Marie-Claude Blais, Fabienne Brugère, Monique Castillo, Pascal Dibie, Bernard Lecomte, Alain Rauwel, Monique Dagnaud, Nobutak Miura, Alberto Toscano, Michel Foucher, Nicolas Duvoux, Irène Herrmann, Dana Diminescu, Catherine Wihtol De Wenden, Anne Gotman, Pascal Perrineau, Denis Salas.

Questions nouvelles, regards autres, c'est ce qui fut construit durant ces trois jours autour de cette idée de Solidarité(s). Les points de vues historiques, philosophiques, politiques et géopolitiques ont su donner à ce concept toute son ampleur, autant que les contradictions, les ambivalences, les malentendus qui émergent quand on tente une définition.

La solidarité comment ?

La solidarité est un acte très volontaire.
Elle n'est pas naturelle, elle ne va pas de soi, elle se pense, s'apprend dans une logique tout autre que celles de l'assistanat ou de l'action caritative. Elle est reliée à la liberté de pensée, à la citoyenneté. La solidarité doit être force émancipatrice et ne peut l'être qu'à la condition de porter en elle du pouvoir d'agir qui ne soit pas limité à la compassion ou à l'urgence. Elle est une formation de la personne humaine, ni charité, ni bienfaisance qui doit permettre d'atteindre liberté et égalité des droits, construire collectivement la conscience que nous sommes tous liés les uns aux autres dans une dimension à la fois planétaire et locale. Penser la solidarité, c'est penser la justice.
C'est aussi penser le rôle de l'école, placée en première ligne.
Dans le cadre de la Refondation mise en œuvre en 2013, la dimension d'inclusion, dans une école capable de prendre en charge tous les élèves a été mise en avant. L'école doit faire partager les valeurs de la République. L'heure ou la demi-heure d'Education Morale et Civique destinée à introduire ces valeurs débouche sur un paradoxe, avec d'une part cette obligation nationale et d'autre part une prise en charge problématique pour des raisons diverses de formation, de lourdeur des programmes.
Il faut aider les enseignants à poser cet enjeu autrement, à considérer que c'est une affaire collective de valeurs qui s'incarnent dans un enseignement dédié mais aussi qui traversent tous les enseignements, les pratiques pédagogiques, le quotidien de l'établissement.
Plutôt que de produire des injonctions, il faut travailler à clarifier ce mot.

La solidarité pourquoi ?

La fonction de la solidarité est de mettre ensemble ce qui est séparé, divisé, de mettre en scène les divisions pour les surmonter.
Un monde est en train de disparaitre. Nous entrons dans un autre monde sans savoir vraiment lequel. Les fractures anciennes, et notamment le clivage de classes qui fut dominant, sont remplacées par des fractures nouvelles : le clivage politique « gauche/droite » fait place peu à peu au clivage « monde d'en haut, monde d'en bas » qui débouche sur le populisme. Le clivage de la globalisation crée une rupture entre les « gagnants » ou ceux qui se vivent comme tels et les « perdants ». Le clivage identitaire s'organise autour des notions d'ethnie, nationalité, immigration, religion, qui suscitent des conflits sur ce qui fait le lien national.
La crise de l'état social est renforcée par un retour de minorités hétérogènes qui vivent sur des micros-solidarités, sans parvenir à inventer des macros-solidarités.
C'est un défi capital que de parvenir à créer des solidarités dans ce contexte.
Deux dangers guettent la démocratie : les inégalités excessives d'une part, les hétérogénéités excessives d'autre part.
Pour dépasser ces clivages et les penser en termes de solidarité, les réponses doivent se placer sur ces deux terrains avec cette difficulté majeure de penser l'articulation individu/société. •••

... Entre individu et collectif

Car on ne peut pas parler de solidarité aujourd'hui sans prendre acte de l'individu, et la question se pose de savoir comment on structure individualisme et responsabilité collective. L'une ne va pas sans l'autre. Comment articule-t-on action privée/action publique, valeurs et pragmatisme ?

On assiste à un renouveau de l'idée de solidarité avec cette crainte qu'elle ne se décline en mode « j'ai », dans une société de plus en plus libérale. La demande de droits des individus s'accroit sans pour autant être accompagnée de l'idée de réciprocité. Cette société d'individus se structure autour de la performance individuelle, du culte de soi, dans une civilisation centrée sur le moi, l'instant, le bien-être, qui négligent l'esprit de coopération. Le lien social se privatise, le travail n'est plus le mode d'appartenance à un groupe.

Quel individu inventer ?

Après l'individu propriétaire de biens et de lui-même, l'état social a fait apparaître des individus propriétaires de droits, restaurant ainsi à la qualité d'individu, sa valeur universelle.
Aujourd'hui, le manque de ressources grandissant nécessite d'inventer une troisième modernité de l'individu basée sur la notion de soutien, qui viendrait à la fois de l'état et de la société, qui construirait une puissance d'« agir solidaire » qui serait une alternative à l'assistanat : lier « prendre soin » et « agir », ne pas « se substituer » mais « restaurer ».
Les éthiques et politiques du CARE ont renouvelé cette idée de protection des plus vulnérables.
Le risque d'abus de pouvoir de ceux qui décident de ce que sera le soin reste présent, avec cette nécessité de définir un projet politique qui porte toujours le risque d'engendrer de la dissymétrie.

> *« Une large majorité pense que la société évolue vers trop d'assistanat. Cela ne veut pas dire qu'on ne veut pas aider l'autre mais qu'on veut le faire autrement . »*

Cette difficulté est institutionnelle. L'état social doit être transformé et non pas supprimé, afin de développer capacités d'écoute et processus solidaires.

Si l'on veut transcender les fractures, les violences, la crise, nous devons être capables d'inventer des débats, des controverses, des collectifs de références, des conflits où l'on peut discuter et négocier.

> *« Dans toute histoire de migrant, il y a une histoire d'amitié. C'est par ces anonymes que la cohésion sociale est assurée. On ne parle jamais de ces anonymes présents dans l'histoire de tout migrant. »*

Autrement dit, la solidarité, ce n'est pas gommer les problèmes et les fractures, c'est les reconnaître et les transformer en sources de délibérations.

MV

Ça fait quel bruit(s) la solidarité ?

C'est un chuchotement ténu que l'on entend à peine, vous savez, comme un regard qui parlerait à voix basse. Souffle de silence rempli de mots jamais prononcés qui traversent l'espace et le temps.
Racontent cette histoire-là.
Qui ne fait pas de bruit.
Que jamais personne ne saura.

C'est une vibration harmonieuse qui court au bord du vent, chant librement murmuré autour du monde, arc mélodique comme un pont d'un continent à l'autre.

C'est un vacarme retentissant, appels et plaintes, protestations stridentes, tambours et klaxons discordants, qui montent sur les toits, au-dessus de la nuit.

C'est une musique inachevée.
Lumineuse et dissonante.
Instable et nécessaire.

MV

Un entretien

avec Jocelyne Balcaen, volontaire à l'association « Relais Enfants-Parents Bourgogne », dont les membres accompagnent les enfants des personnes détenues au Centre de détention de Joux La Ville, afin qu'ils restent en relation avec leur parent détenu.

Bruit(s) - Pouvez-vous nous dire quel est l'objectif de l'association « Relais Enfants-Parents » dont vous faites partie ?

Jocelyne Balcaen - L'objectif principal est de maintenir le lien entre l'enfant et son parent détenu. Parce que ce lien, forcément malmené quand un parent est incarcéré pourrait se couper. Il faut se dire que la prison est une parenthèse, qu'elle ne doit pas être synonyme de séparation ou d'abandon, que cette filiation doit perdurer.

Bruit(s)- Vous prenez la précaution de dire « maintenir » qui n'est pas « se substituer »

Jocelyne Balcaen - C'est « maintenir » mais ça peut être aussi « restaurer », parce que quelquefois la relation a été malmenée. Par l'arrestation, toujours excessivement violente, les enfants ont des souvenirs terribles qui font qu'ils n'ont peut-être plus envie de voir ce parent. Et il y a aussi l'autre parent, qui a envie de rompre. Cela s'entend mais le lien de l'enfant avec son parent détenu est en jeu et doit être restauré s'il a été malmené.

Bruit(s) - Pouvez-vous nous dire ce qui a déterminé votre engagement dans cette association et est-ce que l'on peut parler d'engagement ?

Jocelyne Balcaen - C'est un engagement, certainement, oui, parce que rien n'est anodin.

Le lieu, d'abord, la prison. Quand on adhère à cette association, on sait que l'on va entrer en prison. C'est un lieu inconnu et particulier que l'on découvre.

Plusieurs éléments ont déterminé cet engagement. Un jour que j'allais au salon du bénévolat pour saluer quelques amies qui tenaient un stand, je suis tombée en arrêt devant une affiche intitulée *« Relais Enfants Parents Bourgogne, Maintenir le lien entre enfants et parents »*. J'ai vu ces trois mots ***« Relais »***, et ***« Maintenir le lien »***. Il y avait aussi un petit logo qui représentait un enfant face à un mur avec un point d'interrogation. Et moi, face à ce dessin, je comprenais *« Je suis tout seul et comment je fais ? »*.

Ces mots et cette image m'ont frappée. Je n'ai vu que cela. Je n'étais pas venue à ce salon pour trouver un rôle à mon statut de retraitée, je ne faisais que passer et j'ai vu cette affiche. Je n'ai rien demandé, je ne suis pas allée voir les personnes de cette association pour me renseigner. Mais cela s'est imprimé en moi. Et puis je suis partie. J'ai laissé passer plus d'un mois avant de me renseigner auprès d'un ami qui connaissait bien le Relais, qui m'a dit le sérieux de cette association, et la qualité de son encadrement.

J'ai laissé passer encore un mois et j'ai osé rappeler.

Bruit(s) - Vous dites « j'ai osé rappeler » et non pas « j'ai rappelé ». Pourquoi fallait-il « oser » ?

Jocelyne Balcaen - ... Parce que ce n'est pas rien que de s'engager dans cette association. Le sens qu'elle a résonne en moi pour diverses raisons et je me demandais ce que je pouvais apporter, quel serait mon rôle, est-ce que je serai capable de le faire . Et puis je mesurais l'importance de l'engagement que cela représentait

Bruit(s) - Racontez ce que signifie être volontaire au Relais Enfants-Parents , ce que vous y faites.

Jocelyne Balcaen - L'association met en place quatre actions : *l'accueil des enfants au parloir, les accompagnements éducatifs médiatisés* où les volontaires accompagnent les enfants voir leur parent détenu le mercredi après-midi, *les ateliers de fabrication d'objets* par les détenus pour leurs enfants et *les entretiens individuels* qui permettent aux parents détenus qui en font la demande, d'évoquer avec une psychologue ce qui leur est douloureux dans la réalité de la rupture.

Le parloir a changé de configuration, ce qui a modifié notre action.

Au départ, il était collectif, avec des petits box ouverts et nous avions une salle avec du matériel destiné aux enfants. qui venaient nous voir librement pendant la visite. C'était aussi pour eux une petite respiration que de jouer avec nous tranquillement en laissant leurs parents dans le box individuel.

Il y avait des allers et venues, les parents aussi venaient nous voir. On avait des échanges avec eux. Depuis un an et demi, le parloir a changé de configuration (intimité ? sécurité ?). Maintenant les box individuels sont fermés.

On n'a plus de contact avec les détenus, on reçoit les enfants sur inscription, c'est compliqué pour les parents. Pendant une heure et demie, on a en charge des enfants qui jouent avec nous et on a un peu l'impression de faire de la « garderie ». On a le sentiment de perdre notre rôle dans le maintien du lien puisque ce lien on ne le voit plus.

On peut comprendre que les parents puissent avoir un moment d'intimité, mais notre fonction est dénaturée. J'ai donc cessé cette action du parloir où je ne retrouvais plus le sens de ce lien.

Bruit(s) - Quelle sont les actions dans lesquelles vous vous sentez bien ?

Jocelyne Balcaen - Je fais les accompagnements du mercredi, où nous avons un rôle de médiation. Nous accompagnons des enfants soit quand l'autre parent ne souhaite pas voir son conjoint, soit quand l'enfant est placé en famille d'accueil ou en foyer. Nous allons chercher cet enfant, nous l'emmenons à Joux la Ville, nous entrons avec lui dans le Centre de détention et nous restons avec lui pendant les deux heures que va durer le parloir médiatisé.

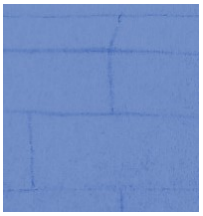
Nous sommes là pour accompagner, mais aussi pour protéger, pour avoir un regard accru sur la relation. L'enfant ne doit pas être instrumentalisé. Quelquefois on rappelle au parent détenu qu'il est là pour passer du temps avec SON enfant , pour maintenir le lien avec lui , et non pas pour chercher à avoir des nouvelles de l'autre parent ou en dire du mal.

Dans cet univers, le lien est en danger permanent.

Bruit(s) - Comment se déroule ce rôle de médiatrice ?

Jocelyne Balcaen - Quand la relation se passe bien, on peut être à côté, on n'a rien à dire, peu de choses à faire, mais on est là, pour éviter d'éventuels débordements. Et quelquefois on est là en appui, parce qu'un parent est démuni, il ne sait pas quoi dire à son enfant, pas quoi faire. Les jeux de sociétés sont impeccables dans ces situations. Alors on joue. Quelquefois le parent ou (et) l'enfant nous demande(nt) de jouer avec eux, d'autres fois non, mais on est là. Il arrive que l'on gère un conflit.

On est là aussi pour apporter une aide à un parent démuni, pour le restaurer lui aussi dans son rôle de parent, lui montrer qu'il est capable de jouer et de rire avec son enfant. Parce qu'il peut y avoir des moments extraordinaires pendant ces deux heures.



Et puis, il y a des situations où il faut rappeler les règles. Rappeler ce papier signé pour s'engager à ne pas évoquer avec l'enfant, l'autre parent en quelque terme que ce soit. En général, la remarque est très vite entendue. Et l'enfant entend lui aussi et il sait qu'il est en sécurité, qu'il peut avoir confiance en nous puisqu'on est là pour le protéger.

Ce rôle m'intéresse énormément : être là pour observer, pour intervenir quelquefois et c'est là que réside la plus grande difficulté : oser intervenir, jusqu'où, quels mots employer, s'adapter à chaque personnalité, s'ajuster en permanence.

C'est une écoute et un regard de chaque seconde. Et en même temps, savoir être en retrait, tout en étant là. C'est quand je rentre chez moi le soir que je me rends compte combien c'est épuisant.

Au début je me disais *« Mais ce sont des professionnels qui devraient faire ça, c'est un métier »*. Il y en a, mais quand le Conseil Général manque de personnel, il fait appel à nous. On a des formations, mais quand on est face à un détenu, il faut savoir comment s'adapter.

Bruit(s) - Ces capacités de présence, d'ajustement, vous les puisez où ? Sur quoi vous appuyez-vous ?

Jocelyne Balcaen - Sans doute en premier lieu sur mon activité professionnelle d'enseignante où j'ai toujours cherché à être à l'écoute avec déjà cette notion de relais et de lien entre l'école et les familles de mes élèves. Un lien de transparence, de communication, humain avant tout. Savoir se dire les choses et les dire humainement. Il y a une continuité entre cette éthique qui était la mienne dans mon métier et ce que je fais à l'Association Relais Parents Enfants.

Bruit(s) - Qu'est-ce que cette action vous apporte ?

Jocelyne Balcaen - On continue d'apprendre de l'âme humaine. Parce que les détenus, quoiqu'ils aient fait, sont des hommes et des femmes, et là en l'occurrence, des parents. Ils ont droit à notre regard bienveillant. Ils ont été jugés, on n'a plus à les juger, on n'est pas là pour ça, on est là pour maintenir le lien, quoiqu'ils aient fait. Ils sont parents, c'est leur histoire et c'est important que l'enfant la connaisse.

Quand je rentre chez moi, j'ai toujours appris quelque chose, entendu, vu quelque chose de positif. Nous faisons des compte-rendu lus par une psychologue. Si l'on a rencontré une difficulté, on peut y revenir en analyse de pratiques, Ou bien la psychologue qui intervient au centre de détention de Joux la Ville peut revoir certaines choses avec le parent détenu. Même pour souligner du positif.

Bruit(s) - Je vous écoute depuis le début de l'entretien et je me dis que vous êtes à la fois lucide et extrêmement positive.

Jocelyne Balcaen - Oui, sinon on n'a pas à être là. C'est aussi un échange. Moi je leur permets de voir leur enfant dans les meilleures conditions possibles, et eux, me renvoient beaucoup dans les transformations d'attitudes qu'ils opèrent.

Et puis l'enfant, sait que son parent a fait de la prison, il sait ce qu'est une prison.

On est là aussi pour aider les parents à verbaliser la prison. Très souvent, il est dit aux enfants que la prison est le lieu où leur père travaille.

Ils ne sont pas fous les gamins. Quand ils voient les caméras et les barbelés, ils comprennent que ce n'est pas un lieu de travail. Mais c'est important de mettre des mots. Les parents ont souvent besoin de cet appui. Ils appellent du regard quand ils ont besoin d'aide, qu'ils ne savent plus quoi dire à leur enfant.
Il faut savoir repérer ça. Et ne pas aller trop loin, sentir ce que l'adulte souhaite dire, là encore trouver les mots justes, l'écoute juste. Pour moi ces moments sont extrêmement forts. On n'en sort pas indemnes et on ne ferait pas ça toutes les semaines.
Dans cette association, il n'y a aucune obligation, on s'engage quand on veut, quand on peut. Et il faut que cela soit ainsi.

Bruit(s) - Si l'on en revient aux Entretiens d'Auxerre, comment, selon vous, l'association « Relais Parents Enfants » s'intègre-t-elle dans cette idée de solidarité ?
Jocelyne Balcaen - Je suis allée aux Entretiens pour confronter l'engagement que j'ai, avec ce que j'allais entendre du mot solidarité. Dans de nombreuses interventions, j'ai entendu que revenaient les mots « lien », « restaurer », « recoudre ». J'ai beaucoup aimé ce mot « recoudre », parce que c'est tout à fait ça. Avoir deux morceaux et essayer de les remettre ensemble avec un fil, faire que ça s'emboîte, que ça s'ajuste et que ça tienne ensemble. Oui c'est vraiment l'image juste. Même si c'est un peu chaotique, le lien est là. *« Je sais où est mon papa, je sais où est ma maman ».* Paradoxalement, ce lieu de la prison avec ses bruits et ces temps d'attente interminables, devient rassurant pour l'enfant parce qu'il sait.
Il n'est pas abandonné. Ce n'est pas rien.

Bruit(s) - Quel est votre prochain accompagnement ?
Jocelyne Balcaen - Le mercredi avant Noël. J'emmène deux garçons voir leur père.

Propos recueillis par Michèle Vannini

Autour d'une image

Photo Joël LACOUR

Demi-tour sur les rêves,

avec Tobie Nathan, ethno-psychiatre, auteur dont le dernier ouvrage « Les secrets de vos rêves » vient de paraître chez Odile Jacob. Ce premier invité ouvre « La scène des idées », initiative entre le Théâtre d'Auxerre, la revue Sciences Humaines et le Cercle Condorcet .

Nous revoilà sur le plateau du Théâtre d'Auxerre. Table basse et fauteuils verts.
Nous quittons le format « conférence » pour un dialogue libre et interactif entre Héloïse Lhérété, rédactrice en chef de la revue Sciences Humaines et Tobie Nathan.

***Héloïse Lhérété - « Les secrets de vos rêves »* arrive après *« La nouvelle interprétation des rêves »* paru il y a quelques années. D'où vous vient cet intérêt pour le rêve ?**

***Tobie Nathan* - Vous me posez deux questions .**
La question théorique : ce sont d'abord des évènements qui ont bousculé la pensée.
Nous avons des théories sur le rêve qui datent du 19ème siècle et début 20ème. Entre temps il s'est passé des tas de choses, des résultats, des recherches en neurophysiologie, en neurologie, en psychologie cognitive. Mais on a continué à raconter les mêmes choses sur l'interprétation des rêves.
Donc il y avait une mise au point nécessaire.
Un clivage gigantesque s'est produit dans la pensée psychologique et personne ne s'en rendait compte. Moi, j'ai essayé de prendre le taureau par les cornes et de trouver où on va. Parce que je suis persuadé que l'interprétation des rêves est une chose indispensable. Mais peut-on continuer à dire ce que l'on racontait au 19ème siècle sur le sens des rêves ?
Ça, je pense que c'est caduque.
Donc y a-t-il encore une interprétation des rêves après qu'on ait perdu cette idée du 19ème siècle sur le sens des rêves ?
C'est ça l'idée.

Les raisons personnelles maintenant.
Plus je travaillais sur le rêve, plus mes rêves revenaient, si bien que tous les matins, j'avais quatre ou cinq rêves de la nuit dans la tête, ça faisait beaucoup, ça m'encombrait un peu.
Donc il m'est revenu des choses de mon passé.
Dans la communauté de mon enfance, dans l'Egypte où j'ai grandi, on demande à l'enfant le matin de quoi il a rêvé dans la nuit. Et s' il ne dit pas, c'est qu'il cache quelque chose. On a comme ça une habitude, on ne dit pas grand-chose du rêve, on le raconte.
Ma mère m'expliquait que toutes les nuits, notre âme partait rejoindre Dieu. Et au matin, il y en avait une nouvelle qui venait. Donc, chaque jour on avait une âme nouvelle. Un jour est un nouveau jour et c'est une nouvelle personne chaque jour.
Et moi je lui disais « Mais comment se fait-il qu'on se souvient, puisque notre âme de chaque jour est nouvelle ? »
Ma mère me répondait : « C'est parce que l'âme de la veille raconte à l'âme du lendemain ce qui s'est passé la veille. Ça s'appelle le rêve.
Et parfois elle n'a pas le temps de tout raconter, donc on oublie des choses du rêve. Et c'est pour cela qu'il faut bien dormir. »

Je trouve que la théorie de ma mère était presque juste.
Donc, il y a des choses anciennes, traditionnelles, familiales qui m'accompagnent dans ce travail sur le rêve.

Héloïse Lhérété - Dès que l'on parle du rêve, on convoque histoires, poésie. Est-ce compatible avec le travail des neurologues ?

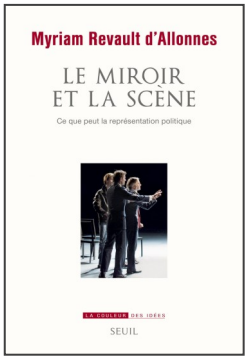
***Tobie Nathan* - Le rêve est ce qui échappe à tous les ordres. C'est sa fonction. Je suis le seul à savoir ça. Même les neurologues ne le savent pas. Quand vous leur demandez à quoi sert le rêve, ils sont collés, ils ne savent plus répondre.**
Moi je sais répondre. C'est une façon d'échapper à l'organisation.
Tout est organisé, en ordre, bétonné, structuré et il y a des fissures dans cette structure.
Là où il y a des fissures surgit le rêve. C'est exactement sa fonction. Sinon on serait tous morts.
C'est une fonction de survie.
C'est la possibilité d'inventer tout de même une manière d'échapper à l'organisation.

MV

Carrefour d'idées

2017-Année Présidentielle

Le Cercle Condorcet d'Auxerre propose une série de rencontres en vue de mieux saisir ce moment particulier pour la vie politique et citoyenne en France que sont les élections présidentielles. La première invitée, fut Myriam Revault d'Allonnes, ce 8 décembre. Professeur à l'Ecole Pratique des Hautes Études, chercheuse associée au Cevipof, spécialiste de philosophie éthique et politique, elle présente un point de vue sur « la représentation politique » avec son ouvrage « Le miroir et la scène » édité au SEUIL en août 2016.



Myriam Revault d'Allonnes prend d'emblée le contre-pied de ce qu'elle nomme « la tarte à la crème de la crise de la représentation », afin de déconstruire quelques lieux communs et penser autrement cette « démocratie représentative » qui, loin d'être une évidence est un oxymore, une synthèse paradoxale.

La notion de représentation est polysémique et ne devient un concept politique que très tardivement avec la philosophie politique moderne dont Hobbes est le grand théoricien.

Le titre de l'ouvrage, *Le Miroir et la Scène*, fait référence à « la représentation » de l'Antiquité grecque, nommée « mimêsis » et interprétée de manière opposée entre Platon et Aristote.

Pour le premier, la métaphore picturale définit la mimêsis comme étant l'imitation forcément imparfaite d'un modèle idéal dont la copie doit se rapprocher le mieux, le plus possible.

Pour le second qui se place dans une perspective théâtrale, la représentation ne doit pas se traduire par « imitation » . Elle est ce qui explore le possible, qui n'est pas donné au préalable, qui mobilise la puissance de l'imaginaire, qui invente.

Pour Myriam Revault d'Allonnes, cette généalogie du concept de la représentation n'est pas éloignée de la réalité actuelle.

La première ligne de force de sa réflexion est de se demander comment ces deux paradigmes peinture et théâtre peuvent encore travailler aujourd'hui de façon implicite la question de la représentation politique.

Le déficit de représentation auquel on assiste ne relève pas tant d'une inadéquation entre représentants et représentés que d'une difficulté de la puissance d'agir des citoyens.

La question de la représentation politique est avant tout celle de l'exercice effectif de leurs capacités représentatives. La représentation ne peut s'effectuer que dans le cadre d'une certaine mise en forme de la coexistence humaine propre à la démocratie moderne, travaillée par le conflit.

Nous assistons à une incapacité à mettre en œuvre ce que l'on appelle un conflit politique véritable, à quoi se sont substituées des oppositions figées entre les catégories, des oppositions qui précisément n'arrivent plus à faire vivre les conflits.

Dans une société qui n'est plus réglée par l'ancienne norme théologico-politique, ce qui va faire lien est précisément la théorie de la représentation qui devient l'opérateur par lequel se construit le lien social, qui se substitue à l'incarnation par le corps symbolique du roi.

La représentation construit le lien social et rend compte de la façon dont la société pense son ordre, se représente sa mise en sens, sa mise en scène.

Selon Hobbes, le peuple n'existe pas avant l'opération qui le constitue comme tel, qui est celle de la représentation, puisqu'il s'agit de penser comment une multitude dispersée d'individus fait lien pour se constituer en peuple unifié.

Et cette idée selon laquelle le peuple n'est pas une entité naturelle, ethnique ou nationaliste doit être en permanence rappelée contre la tentation populiste.

Le peuple n'existe que dans l'acte qui le fait être tel.

Bruit(s) - Quelle analyse faites-vous des primaires ?

Myriam Revault d'Allonnes - *Ça a fonctionné plutôt bien avec une mobilisation intéressante quantitativement, mais est-ce que cela représente un progrès de la démocratie ? Ces primaires ne sont pas du même ordre que les primaires américaines élaborées à un moment où les partis politiques étaient extrêmement puissants. Les primaires à la française sont nées de la faiblesse des partis politiques et de l'incapacité à produire un « leader naturel » de l'intérieur. Elles se situent au sein d'un système institutionnel qui est une véritable inflation de l'élection présidentielle et amplifient l'hystérisation de ce moment de la vie politique. La forte intensité de l'élection présidentielle interdit presque de penser ce qu'est véritablement la représentation puisqu'elle hystérise ce moment de la délégation de pouvoir. Le système des primaires est une démocratie en trompe l'oeil qui ne réalise pas véritablement ce qui est selon moi l'enjeu de la démocratie.*

MV